

The Ides of March

Le poignard dans le dos

***Les marches du pouvoir* — États-Unis, 2011, 101 minutes**

Carlo Mandolini

Numéro 275, novembre-décembre 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65385ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mandolini, C. (2011). Compte rendu de [The Ides of March : le poignard dans le dos / *Les marches du pouvoir* — États-Unis, 2011, 101 minutes]. *Séquences*, (275), 58–58.

The Ides of March

Le poignard dans le dos

Après *Good Night, and Good Luck*, George Clooney propose un nouveau pamphlet politique. Peut-être moins percutant que le précédent mais d'une redoutable efficacité, *The Ides of March*, constat amer sur la politique et ses discours, prend un sens tout à fait particulier en cette fin de premier mandat d'Obama à la présidence américaine. Mandat qui devait changer le monde.

Carlo Mandolini

La première scène de *The Ides of March* donne le ton. Dans une salle plongée dans la pénombre, un jeune homme dans la trentaine s'approche du micro. Il prononce, sans passion, les premiers mots d'un discours empreint néanmoins de sincérité et de droiture morale. Puis la salle prend vie, petit à petit. Les lumières s'allument, le *feed-back* du micro déchire le silence, des techniciens s'activent et les mots se transforment en sons incongrus. Ce n'était finalement que le test-micro pour un événement politique.

Ce jeune homme est Stephen Myers, l'un des responsables de la campagne du gouverneur démocrate Mike Morris qui s'apprête à prononcer un discours déterminant dans la course à l'investiture qu'il mène en vue de l'élection présidentielle américaine. Discours que Myers connaît par cœur, puisqu'il en est l'auteur.

Au cœur de cette machine politique, le jeune Myers rayonne d'espoir, de confiance en lui mais aussi d'arrogance. Son brillant avenir est tout tracé. Il ne lui suffira pourtant que du chant des sirènes du pouvoir pour le faire dérailler. L'obtention d'un poste de prestige à la Maison Blanche — peu importe l'équipe avec laquelle il s'aligne — semble pour Myers plus importante que l'atteinte d'un idéal politique. Et une fois cette porte entrouverte, le reste ne sera qu'une vertigineuse descente marquée de trahisons et de coups de poignard dans le dos (rappelons que le titre original évoque la date de l'assassinat de César, poignardé en plein sénat).

Dès la scène d'ouverture, Clooney nous avait prévenus. Son film illustre l'envers du décor d'une course à l'investiture. Mais il tentera aussi (et surtout) de déconstruire le discours politique en révélant ses failles et ses paradoxes.

Cohérente, la mise en scène de Clooney brouille méthodiquement les pistes. Les nombreux gros plans attirent l'attention sur les détails, mais rendent difficile la vue d'ensemble. Quant à elles, les scènes où le spectateur est témoin d'événements qu'il n'est cependant pas en mesure de mettre en contexte — puisque le dialogue est absent — lui font comprendre qu'une distance critique s'impose ici à tout moment puisque rien n'est aussi simple qu'il n'y paraît.

The Ides of March plonge donc le spectateur dans un état de malaise puisque le récit ne lui permet pas de profiter des traditionnelles et rassurantes confirmations du narrateur cinématographique omniscient. Laissez à lui-même, le spectateur se demande s'il n'est finalement pas, à l'instar de tous les protagonistes du film, la victime de duperies et de trahisons.

Ce contexte de trahison et de calculs machiavéliques mettait évidemment la table pour un film essentiellement politique, comme l'étaient *All the President's Men*, *Primary Colors* ou même une série comme *The West Wing*. Mais Clooney préfère



Derrière le regard-caméra... la révélation d'une ultime supercherie

explorer une autre piste, plus émotive et moins cérébrale. D'où l'importance qu'il accorde au personnage de la stagiaire Molly et à cet enfant qu'elle attendrait à la suite d'une supposée histoire d'un soir avec Morris.

Ce choix, que certains critiques ont qualifié de compromis hollywoodien, se révèle pourtant un élément narratif important, puisqu'il permet de confronter Myers à ses valeurs morales, certes, mais surtout à tendre un piège de plus au spectateur. Aussi, avec ce qu'il sait des destins plus ou moins tragiques des stagiaires dans le (vrai) monde politique américain, il était facile pour le spectateur d'accepter le discours de Molly tel quel, sans prendre la peine de se demander si les mots reposent sur un fondement quelconque.

La scène finale rappelle le plan d'ouverture. Une salle vide, une équipe de télévision et le regard-caméra de Gosling/Myers. Mais cette fois ce regard est celui du conquérant contre lequel on ne peut plus rien. Mais c'est aussi le regard implorant de celui qui se sait prisonnier d'une spirale qui l'éloignera inexorablement de tout ce pour quoi il a combattu. Sans oublier que derrière ce regard-caméra il y a aussi la révélation de la supercherie ultime, celle que met en scène le cinéma et qui exige du spectateur une crédulité absolue.

■ LES MARCHES DU POUVOIR | États-Unis, 2011 — Durée: 101 minutes — Réal.: George Clooney — Scén.: George Clooney, Grant Heslov, Beau Willimon, d'après la pièce de Beau Willimon — Images: Phedon Papamichael — Mont.: Stephen Mirrione — Mus.: Alexandre Desplat — Son: Edward Tise, Elmo Weber — Dir. art.: Chris Cornwell — Cost.: Louise Frogley — Int.: Ryan Gosling (Stephen Myers), George Clooney (Mike Morris), Philip Seymour Hoffman (Paul Zara), Paul Giamatti (Tom Duffy), Evan Rachel Wood (Molly Stearns) — Prod.: